



France Billand

Dans le noir du paradis

Je m'appelle Margot Faglia. J'ai quatre ans et demi. J'habite chez ma mamie, madame Faglia, 11 rue Jean-Jaurès à Valdoie, Territoire de Belfort. J'ai une maman aussi. Elle est jeune et très belle. Elle s'appelle Lydie. Elle fait ses études à Paris. Elle vient nous voir pendant les vacances. C'est elle qui m'a appris à faire du vélo sans les roulettes. Sinon, je dessine. Sinon, je m'assois par terre et je me tape le dos contre le mur. Ça fait du bien. Pendant ce temps-là, je ne sens plus le grand escargot immobile qui me suce les nerfs en bas du dos. Mais, après, je m'ennuie quand même. Alors je retourne jouer.

Des fois je joue à couper ma mamie en morceaux.

Pour que ça marche, il faut la regarder de profil. Ça commence par ses grosses lunettes d'écaille qu'elle chausse pour coudre et qui décrochent son nez du reste de son visage. On s'aperçoit alors qu'un nez est une forme absurde et tout le reste de la mamie se dégingue de la même façon. Il y a un cou penché vers le pied de biche de la machine, raccordé par une bosse à un dos arrondi. Un cou de couturière, ça sert à mieux voir. Ça ne fait rien, je n'aime pas ce cou. Ni les bras. Je les coupe et je les jette aussi. Je ne garde que les jambes avec, pour les finir, les babouches pointues, vertes et brodées d'or, posées sur le plateau-pédale de la machine. Elles montent et descendent comme les chevaux des manèges pour actionner la grande roue sur le côté et, tacatacata, les canettes de fil D.M.C. se débobinent et, tacatacata, le tissu fait de gros bouillons sur le plateau de la machine.

La machine à coudre de ma mamie, elle est deux. Il y a le noir en fer forgé, froid et velouté : c'est la femme du diable. Parce que toutes les formes sont rondes, des roues, des bustes, des volutes avec un pied de biche qui pique des circonflexes. Et puis il y a le bois doré, rêche, strié profond du rectangle-table, c'est un garçon et c'est le diable. La méchante, c'est la femme du diable, c'est pas le diable.

Sur le rectangle-table, il y a :

- la famille Froid-blanc avec les ciseaux de tailleur et les petits ciseaux à broder,
- la famille Froid-noir avec l'aimant qui ressemble à l'arche du pont de La Savoureuse qui traverse Belfort,
- la famille Doux avec le centimètre jaune paille roulé en escargot et la craie gris clair, plate et gentille comme du talc,
- la famille Qui-pique avec le coussinet de feutrine verte hérissé d'aiguilles de 8 et de 10 et la boîte de berlingots avec les Mèmettes.

Pour ceux qui ne le savent pas, les Mèmettes désignent les épingles qui ont des têtes colorées en pâte de verre. Quand on en a marre de se taper le dos contre le mur, on peut jouer aux Mèmettes, c'est rigolo. On en prend une rouge, on la pose sur le rectangle-table de la machine en se mettant de l'autre côté de la mamie qui coud pour ne pas déranger. Ensuite on prend l'aimant qu'on fait bouger sous le rectangle-table, contre le bois, et alors la Mèmette qui est dessus se promène toute seule. Des fois, elle va à l'école.

Tout autour de ma mamie, sur le plancher, les bouts de fils de bâti et les chutes de coupe font du "chni". Quand elle surfile, quand elle ourle, elle pose ses pieds sur un petit banc de bois. Autrement, c'est le ptiband'margot.

Dans une journée, il y a l'heure de la sirène et on mange. Ensuite il y a les après-midi de soleil où je joue dehors et je chante : Les escaliers de la Lune sont durs aux miséreux. Je chante aussi : Les amoureux qui tricotent sur les bancs-publics et Tchaau, tchaau bambina, dis-moi je t'aime. Et puis il y a encore l'heure de la sirène et l'heure d'écouter la radio en mangeant de la semoule au lait avec de la confiture de framboise. Le dimanche, on va en auto à Brebotte, dans la Rosengart. C'est ma mamie qui conduit.

Pour aller à Brebotte, il faut passer devant la maison du garde-barrière à Danjoutin. Elle est posée devant les rails en haut de la côte et elle est habitée par des géants invisibles qui ne veulent pas qu'on passe. Même quand le garde-barrière a tourné la manivelle et relevé les deux barres, les géants invisibles nous tirent en arrière pour nous faire redescendre. Je le sais parce que le moteur de la Rosengart a du mal de lutter contre eux, il fait un bruit qui racle à l'intérieur de moi. Après, de l'autre côté de la butte, on est soulagé, mais juste un petit peu : il faut encore traverser le bois de Vézelois où habitent les Guguës.

— Mamiie ! y a les Guguës !

Je dois la prévenir chaque dimanche, à l'aller comme au retour, sinon les Guguës ne se tiendraient pas tranquilles. Elle a voulu savoir qui c'était, les Guguës. Alors je lui ai expliqué. Ce sont les bonshommes de bois qu'on voit derrière les arbres. Ils sont peints en brun foncé comme les traverses des rails, ils sentent la créosote et ils portent de grands tabliers bleus en tissu d'épicier. Ils font des trucs là-bas au fond, dans le sombre des arbres. Ils scient du bois. On doit dire UNE Guguë, mais ce sont tous des hommes. Elles sont toute plates comme des planches découpées en forme d'homme. Les Guguës ne font pas peur, mais un petit peu quand même. Il n'y a pas de bébés guguës et les Guguës savent que je suis la petite Margot. On dirait que les Guguës sont là pour faire de la misère aux arbres, mais je ne crois pas. Enfin, on ne sait pas trop. Quand il pleut, les Guguës rentrent deux par deux dans les troncs d'arbre. Ça se referme et on ne voit plus rien.

Après, on arrive à Vézelois et on est sauvé. Il n'est pas encore midi. On gare la Rosengart sur les graviers devant la maison des frères de ma mamie. Moi, j'ai ma robe blanche en organdi, mon gilet bleu ciel et mes gants blancs. On monte les marches du perron dont la pierre a une belle couleur rose que je ne dois pas toucher, sinon je vais salir mes gants. Ma mamie dit bonjour à son frère, le tonton Guillaume qui est marié avec la tante Pauline, et à son autre frère, le tonton Étienne qui est marié avec la Gilberte aux yeux qui roulent. Moi, je n'aime que la tante Pauline. Le tonton Etienne a des petits yeux de truie à la cornée jaunie comme un mégot. Ses autres couleurs ne sont pas belles non plus. Il a des joues violettes dans un visage blanc de poireau et un trou noir quand il ouvre sa bouche pour coasser. Dans ces cas-là, on voit les litres de vin clapoter dans son bidon aux parois couvertes de salpêtre comme le mur des caves. Il porte des chemises de laine à carreaux sous des chandails marron. Il dépiaute les lapins près de la buanderie, au fond du jardin, après les avoir assommés du poing. C'est sale, cette affaire. Des fois, il leur donne de l'herbe aussi. Part en vélo la cueillir dans je ne sais quel pré. Son vélo rouille et lui, dessus, il tangué. Les sacoches vertes de son vélo ne me plaisent pas non plus. Il travaille aux Abattoirs du Valdoie et « abattoirs », c'est un mot qui ne me dit rien qui vaille. Un mot qui vous met en bas, dans le sale, dans les fossés à purin où le sang et le vin se mélangent aux vieux pipis marron des vaches. Il doit y avoir par terre, sur le ciment, de gros tas de peaux de bêtes retroussées. Comme les peaux de lapin où on voit les veinules bleues qui dessinent des arbres d'hiver sur le blanc de la peau, et à l'envers, tous les poils gluants de sang coagulés en piquants. C'est dégoûtant. L'Étienne patauge dans les viandes avec son tablier de fantôme zébré de sang. Il travaille dans une odeur de sucré rance, avec des gros bouffis qui ont des

cheveux jaunes et ras. Entre leurs cheveux clairsemés, sur leurs nuques roses, bourrelées de gras-double, on voit la sueur qui perle, épaisse comme de la paraffine. Ils ont de petits yeux bleus aux cils blancs et mous. Ils mangent avec leurs gros doigts dans les gamelles des chiens qui les accompagnent. Heureusement, l'Étienne, lui, il est sec comme un coup de trique. Pour ça, ça va !

L'Étienne vit avec la Gilberte, c'est sa femme, je l'ai dit. La belle-sœur de ma mamie. Elle, c'est une femme d'ogre. Il y a deux sortes de femmes d'ogre : les douces petites bleues qui remplacent le cuissot d'enfant par du gigot de cailloux et les autres, comme la Gilberte, avec ses énormes yeux sous des paupières effilées. Ses yeux vous foncent dessus en roulant derrière des lunettes pointues à monture noire. Arrivent ensuite son rouge à lèvres qui dessine un cœur sur sa bouche toute mince, ses cheveux noirs, courts et crantés par la permanente alsacienne, et puis ses seins comme des globes de lampe de cuisine. Elle nous fait peur, à nous, les enfants. Elle cache ses billets sous la toile cirée de la table de la cuisine et elle élève des souris blanches dans le tiroir du buffet, au milieu des couverts. Si, c'est vrai ! Elle a une mobylette pétaradante comme la Mathilde, la sœur de ma mamie. Elle cuisine un drôle de manger qui a toujours l'air sale. Chez eux, ça sent le chien vinaigré. C'est pourtant de la nourriture propre qu'elle met dans les assiettes. Mais bon, on ne dirait pas. Dans sa maison qu'elle cire sans arrêt, les meubles d'acajou très sombre font penser aux usines le soir.

Ces deux-là, ils disent des méchancetés sur les femmes qui ont des enfants. Ils se prennent pour le roi et la reine du pays parce qu'ils n'en veulent pas.

Tonton Guillaume, le mari de Tante Pauline, celle que j'aime bien, il me fait un peu peur aussi. Mais comme peur, je préfère celle-là. Quand j'arrive, il me rabroue d'un coup de canne dans les jambes en me disant « Te vlà, sorcière ! », sauf que son coup de canne ne fait pas mal et que c'est peut-être gentil ce qu'il me dit. Parce que ses yeux qui naviguent loin, bien plus loin que le Territoire de Belfort, me regardent en riant. Enfin, je crois. Mais je suis bien contente quand on s'en va.

Après, la Rosengart roule à travers des prés et on passe le pont de La Bourbeuse et, juste après, celui du canal du Rhône-au-Rhin et, juste dans le virage, il y a le Café du Canal qui appartient au Victor Destrier et à sa femme, Joséphine Destrier. Ce sont le papa et la maman de ma mamie. Elle gare la voiture devant le Café du Canal pour que tout le monde nous voie et on entre par la salle du café où il y a les clampins qui boivent l'apéritif mais on ne leur dit pas bonjour. Après, on mange le dîner de la mémé. Il y a toujours beaucoup de gens à table. Des fois, il y a la tante Mathilde qui est une sacrée toupie. C'est ma mamie qui dit ça. Elle n'aime pas beaucoup cette sœur-là. Elle préfère l'autre, tante Gabrielle qui a un salon de coiffure à Lure. La Mathilde circule dans tout le pays sur sa mobylette, et Dieu sait quoi, sinon elle sert les clients du café, sinon elle balaie partout. Elle a un mari qui s'appelle le Guchti et qui est éclusier à Montreux-Château. Montreux-Château, c'est tout près de Brebotte. Ma mamie a encore deux autres frères. Ils sont sept en tout, comme enfants Destrier.

Après le dessert, je vais faire de la balançoire dehors. C'est pépé Victor qui l'a installée pour moi. Mamie, elle essuie la vaisselle que lave mémé Joséphine et puis elle coud pour ses clientes en bavardant avec les gens qui sont là, ceux de la famille et ceux du village, et puis on s'en va.

Des fois, on va à Belfort chez la doctoresse Felizzo et on s'habille aussi en dimanche. L'hiver, j'enfile mon manteau de fourrure et ma mamie me coiffe d'une toque en velours rouge avec la bordure de fourrure assortie. Autrement, j'enfile mon manteau de velours bleu ciel, mes gants blancs et elle me donne mon petit sac à main de cuir blanc pour mettre à l'abri mon mouchoir, celui sur lequel elle a brodé le M de Margot et versé une goutte de sent-bon. Alors, on traverse Belfort et madame Felizzo regarde mes mains

couvertes d'eczéma. On achète la pommade au goudron et les bandes de gaze et on revient chez nous. Des fois, ma mamie est obligée de me bander les mains pour pas que je m'arrache toute la peau. Elle crie ; « Oh ! mon pauvre petit, c'est affreux ! » quand elle voit mes mains. Elle croit que j'ai mal. Alors je dois la rassurer. La doctoresse Felizzo a dit qu'on ne doit pas manger de chocolat quand on a de l'eczéma. Sauf un petit carré par semaine. Ma mamie croit cette sornette, moi non. Alors les autres jours, je vais manger du chocolat chez madame Parisse. Je fais plein de choses que ma mamie ne sait pas. Avec mon petit vélo, je vais bien plus loin que la Maison Rouge dans l'autre rue. Je vais jusqu'au panneau qui dit qu'on est à Belfort. Et quand j'ai envie, je continue plus loin pour pédaler dans des rues que je ne connais pas. C'est rigolo. Il y a les mêmes gens que chez nous.

Sinon, comme autre jeu, j'aime bien aussi crever les limaces. On les retourne sur le dos et elles froncent le ventre quand on enfonce un petit bâton dedans. Quand on le fait avec le doigt, ça aspire un peu. C'est doux mouillé gluant. Après, ça donne envie de vomir, cette bouillasse de jus de limace qui enrobe le doigt. Mais mon jeu préféré, c'est faire de la terre fine près des fraisiers. Je la tamise dans mon seau pour que ça donne du cacao. Je tasse bien puis je démoule le gâteau de poudre en renversant le seau. Puis je l'écrabouille. Quand on mélange ses mains dans la poudre, c'est tellement doux qu'on a envie de tout saccager. Alors je verse de l'eau pour en faire de la bouillasse. Ensuite, il faut aller vérifier les groseilliers à maquereaux. Les maquereaux ont un petit dard qui pique dans le coussin de l'index, si on veut. C'est des garçons. Et les groseilles rouges, c'est des filles. Les grains qu'il y a dans les groseilles pètent contre les dents de lait. Comme si on mangeait le bruit de la pluie sur le toit en zinc de la cabane du père Tatu. On ne peut pas le faire avec les maquereaux. D'abord, les grains des maquereaux sont mous et puis leur peau fait du chiffon dans la bouche. Ça, je recrache. Mais il faut aller recracher dans les fleurs de soucis. C'est important. Et puis après, il faut arracher les pétales des soucis. Pour toucher la couleur orangée qu'ils jettent à la figure des yeux. Les cœurs des soucis, c'est plein de petites billes rondes qui peluchent. Sauf que des fois, il y a une araignée qui monte le long du soupirail de la cave. Et les pattes de son ventre me marchent le long de la jambe rien qu'à la regarder. J'ai horreur de ça. Mais bon, faut attendre qu'elle s'en aille. Sans bouger. D'un coup elle grimpe vite. Puis elle s'arrête. Son mauvais ventre flotte, tout léger, au-dessus du granulé du mur. Ce serait bien si elle pouvait se l'écorcher contre les petits grains de cailloux qu'il y a dans le crépi. On verrait du sang d'araignée. Mais elle a les hautes pattes pour ne pas se raboter, justement ! Quand le trou noir du soupirail l'a enfin mangée, je dis : « Bon débarras ! » On peut continuer à écrabouiller, tranquille, la peluche des cœurs de soucis. Il y a un minuscule frisson qui s'entortille autour du cou quand on fait ça. Mais ce n'est pas la peine d'essayer avec les feuilles. Elles râpent comme des langues de chat.

Quand on a envie de faire pipi, on tourne la maison, du côté de chez madame Lorier. La porte est très sèche. Son bois tout gris fait du rêche comme de la peau de pépé en bois. Dedans, c'est sombre. Ça sent l'escalier. Il faut monter sans qu'ils entendent. Devant la porte de chez madame Lorier, il y a un tapis qui pique. C'est très important de faire pipi juste à cet endroit-là quand c'est l'après-midi. Le pipi ne fait pas un petit lac comme dans l'allée du jardin, avec la brume qui s'élève et de petits ruisseaux qui partent. Des fois, les ruisseaux viennent buter contre la semelle des sandalettes et montent dans les trous. Ça mouille les socquettes. Des fois même, c'est encore plus rigolo parce qu'il y a des fourmis qui se noient. On les voit gigoter des quatre pattes dans l'eau du pipi. Mais le plancher du couloir de chez madame Lorier, c'est bien aussi. Les rainures du parquet font des canalisations et puis ça disparaît très vite comme l'encre sur le buvard de ma mamie. On voit juste une tache sombre quand c'est fini. Il faut remettre le tapis qui

pique par dessus. En sortant, il faut toucher de la pointe du nez les barreaux de fer de la grille. Les îles de rouille grattent contre la joue et ça sent le seau à charbon et ça fait une petite bulle d'hiver en plein été. J'aime bien jouer au jeu des choses qui ne sont pas ce qu'elles sont. Par exemple je me raconte que la lumière du matin est celle du soir et vice-versa.

Quand la sirène de la Soierie des Rubans commence à démarrer, on arrête tout ce qu'on est en train de faire. Les oreilles montent, descendent et remontent. Trois fois. Et alors les portes de l'usine s'ouvrent et tous les vélos s'échappent en même temps. Ils donnent toujours un peu d'élan à leur vélo avant de se mettre en avion pour lancer la deuxième jambe par-dessus la selle. Longtemps, longtemps, on voit des vélos qui s'envolent de la rue Jean-Jaurès. Et puis la rue est vide. Dans l'usine on ne sait pas comment c'est. Mais si je veux, je demande au père Tatu qu'il m'emmène dans sa brouette pour faire le tour de la Soierie. Les toits de l'usine font des zigzags pointus. Dans sa brouette, il a mis de l'herbe pour ses lapins. Ça me chatouille les fesses. Je ne sais pas qui c'est la mère Tatu qui lui fait sa soupe. Le père Tatu, c'est le gardien de l'usine.

Mais moi, ce que j'aime le mieux par dessus tout, c'est faire la course avec les nuages. Ça ne marche pas tous les jours. Ça dépend du vieux Salbert. Le Salbert, c'est la montagne ronde, couverte de sapins vert foncé, qu'on voit tout droit au bout de la rue Jean-Jaurès. Je ne l'ai jamais dit à ma mamie, mais je sais que le Salbert est un nom d'ogre. Il est gentil parce que c'est un grand-père. Un pépé ogre, quoi. Il fume ou il roupille. Quand il fume, il fait des nuages mouillés comme du linge, tout raplaplats et sans lumière. Dans ce cas-là on ne peut pas jouer. Mais si les grands jaunes en chantilly sont en haut du ciel, ils font des ombres noires qui avancent à toute vitesse sur le goudron de la rue. Alors moi, je saute sur mon petit vélo, je vais jusqu'au bout de la rue pour me mettre dans le même sens que les nuages, et là, ça démarre ! Parce que moi, je suis sur mon vélo, et eux, leurs ombres sur le goudron de la route, ce sont les troupeaux de loups. Il faut pédaler plus vite qu'eux pour ne pas être mangée. Ou bien on change le jeu et on dit qu'il faut pédaler dedans, de toutes ses forces, pour leur crever le bidon des loups.

Des fois, les pointus du toit de l'usine déchirent l'eau de la pluie. La couleur gris-noir de l'escalier devant chez Frazier bouge en faisant des paillettes. On dirait du tissu de pierre tout doux. Mais quand le Grand Triste tombe sur la Maison Rouge, tout se met à devenir énervant. Dans ces cas-là, j'en ai marre du tablier bleu du Porcheur à l'épicerie, marre de l'arrosoir avec ses arrondis coupants et raides, marre des petits graviers devant la véranda. Les grosses mains du père Tatu sur les bras de sa brouette m'énervent aussi. Les pieds de ma mamie sur le pédalier de la machine encore plus. Même mon vélo m'énervé. Je ne sais pas pourquoi. Alors je pleure. Quand ma mamie en a assez de m'entendre pleurer pour rien, elle dit : « Bon, maintenant tu vas savoir pourquoi tu pleures ! » et elle me fourre au lit. Les Gugües, c'est facile à lui expliquer mais le Grand-Triste-Énervant, non. C'est comme si les gens et les trucs se mettaient tous à faire la sirène, mais sans le bruit. Et alors, le silence de la sirène me perce un petit trou en bas du dos et je sens tous les trucs qui s'infiltrèrent par là, qui épaississent et qui pétent comme des cloques de semoule en train de cuire dans une casserole. Ça ne fait pas mal mais ça énerve. C'est pour ça qu'il faut se taper le dos contre le mur en se balançant sans arrêt. Le dur fait du bien. Ça calme. Le fourbis de trucs s'évanouit. Et tout le fatigant s'en va au diable. On n'existe plus : on redevient en dur.

L'autre jour ma maman s'est mariée. On m'a expliqué que ça ne se faisait pas d'aller au mariage de sa maman alors on m'a emmenée à Vézelois, tôt le matin, chez tante Pauline. Il y avait mon-Nanne-Marie. C'est ma cousine. Nous, les deux, on a demandé à tante Pauline qu'elle nous donne les petits bouts de pâte à tarte crue qui tombaient en

dehors du moule. Elle a dit que non, qu'elle n'en aurait plus assez pour faire ses croisillons au-dessus des abricots, mais elle nous en a donnés quand même. Avec mon-Nanne-Marie, on est parti jouer dehors. On a roulé les morceaux de pâte sur les marches de l'escalier pour en faire des serpentins. Puis on a enroulé les serpentins pour en faire des macarons. Puis on les a écrabouillés pour en faire des boules. Puis on a mangé les boules de pâte en enlevant les petits graviers. Et à la fin de l'après-midi, j'ai eu une surprise magique. Le papa que ma maman m'a choisi est arrivé tout seul sur son vélo de course rouge, avec ses beaux habits de marié. Il avait installé pour moi une petite selle sur la barre. Il m'a mise dessus et il a pédalé jusqu'à Belfort. Je tenais le guidon comme lui mais moi je ne pédalais pas. Je regardais le soleil dans les arbres. On est arrivé devant le jardin d'un château à l'intérieur de l'hôpital de Belfort. C'est là qu'habitait la famille de mon papa. Il y avait plein de monde qui riait de me voir. J'ai vu un monsieur un peu gros qui était encore plus content que les autres. On m'a dit que c'était mon grand-père. Il m'a prise sur ses genoux et on s'est mis devant le piano. J'ai tapé sur les touches avec lui, de toutes mes forces. Ma maman est venue me rouspéter que j'allais abîmer ce piano avec mon affreux boucan, mais mon grand-père tout neuf a éclaté de rire et il a dit que non, on s'amusait trop bien.

Maintenant j'ai neuf ans. J'habite à Marseille, rue Castellane. Je suis tombée dans la grande citerne des jours vécus loin de ma mamie. Je ne peux revenir la voir que de juillet en juillet, alors je tombe longtemps.

Le dimanche, malgré les huit cents kilomètres qui nous séparent, je continue de m'asseoir dans sa voiture pour me rendre avec elle à Brebotte. Je m'applique à faire durer le trajet dans ma mémoire, une trentaine de minutes, le temps qu'il prend dans la réalité. Pépé Victor et mémé Joséphine sont morts. C'est Guillaume qui vit désormais au Café du Canal, et Pauline qui fait des nouilles à la main, du coq au vin et de la tarte à la rhubarbe. Après le déjeuner, ma mamie essuie la vaisselle de sa belle-sœur comme avant elle essuyait celle de sa maman, puis elle va faire son tour au cimetière et son petit tour au potager, et voilà, la semaine peut recommencer. Elle regagne Valdoie dans sa Fiat 500. Les années descendent la montée de Danjoutin. Les dimanches soirs tombent un à un sur Marseille et la maison de mes parents. Loin de sa mamie, on n'est qu'une feuille morte comme ces dimanches. Il n'y a plus de Guguës. Le soir dans son lit, avant de m'endormir, on se demande comment on pourra faire pour continuer à vivre tous les jours à venir sans elle. On ne voit vraiment pas.

France Billand est née en 1950. Elle gagne sa vie dans le monde des entreprises, tantôt comme graphiste tantôt comme sémiologue. Vit dans le monde de la littérature pendant les heures qui lui restent.